

L'Incendie (1954)

p. 7-8

Au sentiment aigu qu'on ressent dans ces parages, on devine qu'on vient de passer une frontière, qu'on pénètre dans la solitude. Dès lors on avance dans une lande où le vent fait crépiter les éventails épineux des palmiers nains, et que des touffes de genêts épanouis semblent éclairer. Au nord, la plate-forme d'es-Stah, labourée et ensemencée, avant de céder devant les terres vierges, prête appui à la partie de Bni Boublen – tout Bni Boublen inférieur – qu'occupent les fellahs. Ces hommes vivent à la lisière des bas-fonds cultivables, fixés sur la montagne, déjà relégués du monde. Pourtant trois kilomètres seulement les séparent de Tlemcen.

Leur existence se passe en journées agricoles et pastorales chez les colons. Elle est si archaïque, et les gens se montrent si simples, qu'on les croirait issus d'un continent oublié. La terre là-haut, intraitable et sans eau, étouffe dans la garigue : la griffe de l'antique araire a peine à l'entamer.

Les fellahs sont souvent en proie à la famine. La nuit, quand les mesures s'enfoncent dans les ténèbres, les chacals errent et hurlent à la mort. Mais la sévère physionomie de la montagne revêt quelquefois une grâce furtive. C'est lorsqu'on tombe sur des bandes impétueuses d'enfants, hâves et déguenillés, qui s'ébattent avec allégresse dans la boue ou la poussière des chemins.

La civilisation n'a jamais existé; ce qu'on prend pour la civilisation n'est qu'un leurre. Sur ces sommets, le destin du monde se réduit à la misère. Les fantômes d'Abd El Kader et de ses hommes rôdent sur ces terres insatisfaites. Face à d'imposants domaines, suffoquent les noires cagnas des fellahs. Pour qui songe à l'avenir...

Mais nous ne sommes encore qu'en 1939. En été 1939.

Kara retira la main qu'il avait enfoncée dans la poche de son pantalon et se mit à frapper. Sa face était devenue rouge et dure. Il se contentait de frapper. Mue comme par une volonté particulière, sa main se portait sur sa femme en de longs mouvements. Avec une rapidité et une souplesse inattendues, il frappait.

Cependant la lassitude le submergeait : il ne se remuait plus qu'avec lourdeur. Il continuait de frapper, et il lui semblait que chacun de ses gestes durait des heures. A la fin, sa main portée plus en avant toucha quelque chose de visqueux et de chaud.

Lui et Mama se dévisagèrent. Il n'y eut pas grand bruit jusqu'au moment où celle-ci tomba, essaya de se ressaisir, ensuite hurla. Le sang qui avait emplis sa bouche arrêta son cri. De ses yeux sombres qu'élargissait la haine, elle le regardait.

Mama se releva instantanément, elle se remit sur pied presque sans peine; mais elle demeura immobile au même endroit, mal assurée dans ses mouvements. Kara voyait qu'elle était calme quoique en proie à une espèce d'impuissance fébrile. Il lui sembla entendre : "Attends." Toutefois il n'eût pu l'affirmer. Les vêtements sur la poitrine de la femme étaient maculés de sang frais. Il avait, naturellement, attendu : elle paraissait sur le point de dire quelque chose, il ne savait quoi, mais il la vit faire quelques pas dans la pièce, et elle alla s'asseoir. Puis elle s'étendit au même endroit.

Zhor rêvait qu'elle parcourait un pays de montagnes et de forêts où, jeune, elle venait avec sa sœur Mama. L'été, quand elle se couchait dans les champs, l'herbe qui entrait dans son cou l'agaçait comme des mouches. Une douceur assoupie l'envahissait lentement. Dans son sommeil, elle passa la main sur son corps, qui était lisse; elle sentit que sa chair était très douce. Un grand apaisement affluait en elle tel le courant d'un fleuve invincible. Doucement naquit une source : sensations confuses et lumineuses qui se mélangeaient et l'entouraient de sécurité. Zhor avait avalé sa salive, mais sa bouche resta ouverte jusqu'à ce que de nouveau elle en fût toute pleine. A présent, la salive s'écoulait entre ses lèvres. Elle étendit le bras et recommença à se caresser le corps d'un mouvement endormi. Remontant le long du ventre, sa main s'appliqua sur ses seins dont elle frotta la pointe qui durcit peu à peu.

Qui se souvient de la mer (1962)

p. 18-19.

Un lot d'hommes avait d'abord été enlevé. Les épouses, les enfants allèrent quémander la vérité sur le sort des leurs à toutes les portes. En même temps, une petite chanson, un babil errait sur les lèvres du vent. Ils s'en furent voir l'Hospodar, ils pleurèrent tandis que la chanson s'enroulait ingénument autour de leurs jambes, supplièrent, et les femmes tombèrent à genoux devant les minotaures placés en sentinelles. Leur baisèrent la main. Leur tendirent les mioches qu'elles avaient au bras. Un air de flûte donnait des cornes contre les jambes, contre les ventres, frêle mais têtu. Les minotaures les repoussèrent sans comprendre un traître mot à leur baragouin. Alors l'air capricant de flûte s'en alla bondir au loin parmi des odeurs de thym et de lentisques, et dans toutes les maisons, tous les magasins, sous les paroles un silence de basalte se forma. Il était partout le même, sans fissure. D'un simple mot, on le sentait, touchait. Ensuite les murs se déplacèrent puis se replacèrent autour de nous sans tenir compte de l'alignement ancien, mais non sans observer ce que je suis bien obligé d'appeler un dessein général, lequel consistait en une volonté très nette d'enveloppement de l'intérieur comme de l'extérieur. Cela provenait du fait que la ville s'était noyée dans le basalte ou plus exactement que le basalte l'avait recouverte. Le résultat aussi fut que les mots renoncèrent à être des paroles et se changèrent en certaines choses qui ressemblaient à des galets avec lesquels nous allâmes cogner partout, essayant de sonder jusqu'où allait la profondeur des strates. Il se propagea ainsi une musique qui ne manquait pas d'une curieuse douceur mais qui se pouvait facilement confondre avec les pas de la taupe si l'on ne jouissait pas d'une ouïe exercée — et même avec les coups de boutoir de la mer qui régnait beaucoup plus bas.

.....

Hier, pour la première fois, on entendit éclater une mitraille. C'était Lkarmoni qui, ne pouvant plus se retenir, s'en prenait à sa femme. L'accès était si violent que les galets qu'il rejetait explosaient et délivraient le cri qu'ils renfermaient. Tous les locataires écoutaient. Nous comprîmes bientôt que ce n'était pas contre elle qu'il en avait mais qu'elle servait de truchement. Plus nous craignions qu'il ne s'étranglât avec ce qui passait par sa gorge, et plus sa voix se renforçait, frémissait. En un sens, il nous libérait tous. Gênée sans doute par la pierraille répandue autour d'eux, sa femme essayait de le calmer. La mer embrassait ainsi les pieds de l'homme jadis, se souvenant encore du temps où elle le portait.

Dieu en Barbarie (1970)

p. 97-98

Labâne ne sait plus s'il veille ou s'il dort. Le regard tendu, il s'enfonce dans les rues de la ville qui sont plus lumineuses qu'elles ne l'ont jamais été à sa connaissance. Progressant à travers cette cité éblouie, où le poursuit la troublante sensation qu'elle a supplanté après l'avoir absorbée, l'autre, la cité réelle, reconstituée dans ses moindres détails, il se montre circonspect. Tout ici n'est que simulacre. Ces passants ne sont que des morts doués d'une étrange résistance. Pour continuer à fouler la terre avec cet entêtement, c'est sûr.

La crainte de se heurter à l'une de ces apparences s'insinue en lui. Il se représente vaguement la catastrophe qui s'ensuivrait.

Comme si cette douceur ne suffisait pas, elle s'aggrave de la beauté surnaturelle que prodiguent subitement le ciel, le soleil, les jardins, l'air. // faudra un sang vivace et riche, beaucoup de sang, pour que fonde cette transparence.

Il croit entrevoir l'ombre armée se ruer vers lui. La lucidité lui revient.

p. 215-216.

Nous camperons sur la place de la Concorde, dans Hyde Park... Kamal Waéd se rappela alors une fille de fellah qu'il avait vue traverser un jour, sur son bourricot, le champ de ruines d'une cité romaine. Avec quelle indifférence, elle foulait les dalles indestructibles! Comme, en l'ignorant, elle passait devant le superbe arc de triomphe! Elle n'avait d'autre préoccupation, qui n'était pas même consciente, que d'aller son chemin le plus droit possible. C'était bien ça! Avec elle s'accomplissait déjà la prophétie de Madjar. Les pierres solennelles entassées à cet endroit empreint de la gravité des lieux sacrés ne lui arrachaient pas un regard. C'était la plus commune fille sans doute du fellah le plus vulgaire et le plus misérable; elle ne daignait pourtant pas toucher de ses pieds le glorieux pavé, le réservant uniquement aux sabots de son âne. Le cœur de Kamal se remit à battre plus vite comme s'il menaçait encore de céder aux insinuations des fantasmagories madjariennes. Mais le bon sens en lui se rebiffa et il repoussa la spécieuse, la fascinante image. Le jeune homme sourit aux ténèbres qui lui restituaient sa lucidité.

La Danse du Roi (1968)

p. 150-152

Wassem qui, dès les premiers pas, avait fait une chute dans la décharge, se remit debout, coiffé d'une boîte de conserves vide, et commença imperturbablement à se passer des pneus de vélo usés autour du cou, à se draper de vieux journaux. Ce fut accoutré ainsi qu'il se retourna avec lenteur et majesté vers la femme et les quatre hommes.

Le plus endurci des malfaiteurs jeta d'un ton sans réplique :

— Chut ! Il veut dire quelque chose.

— Je le vois qui remue les lèvres mais je n'entends rien, fit remarquer son compagnon dans un grondement caverneux.

Un « pèlerin » claquait des dents. L'autre convenait :

— Je le vois aussi qui remue les lèvres mais... je n'entends rien... non plus.

Le bandit qui avait parlé en chef murmura alors comme pour lui seul :

— Tout ça, ne me plaît pas.

A ce moment, la voix de Wassem devint audible.

— Buvez, je l'ordonne ! dit-il, et il tendit le bras comme s'il offrait un verre, bien qu'il n'eût rien... dans la main. A partir de ce jour, vous cessez d'être des bouffons voués à l'amusement du roi. Entrez et venez recevoir...

Soit qu'il eût voulu montrer la boîte de conserves qui le couronnait, soit qu'il eût besoin de l'assurer sur sa tête, il allait y porter l'autre main lorsqu'il perdit son équilibre, déjà menacé, et s'écroula de nouveau, non sans avoir eu tout de même le temps de lancer dans un grand cri :

— Le roi !

Il s'est encore étalé, dit le plus impassible des deux coquins.

Il tenait son regard perçant fixé sur Wassem, dont pas un membre ne remuait. Il fronça légèrement les sourcils. D'un pas vif, il franchit tout d'un coup le portail, large ouvert, et se dirigea vers lui. Il se pencha.

— Mort... constata-t-il. Hé, la mère ! Viens lui fermer les yeux.

Clopinant, la vieille y alla, tandis que l'homme s'en retournait auprès des autres.

Arrivée devant le corps de Wassem, Arfia grogna :

— Sur un tas d'immondices !

Soudain, mais il ne sut pourquoi, Rodwan eut l'impression que c'était lui qui gisait là devant et non pas un... dénommé Wassem, lui qui, dans une espèce de dédoublement allègre, s'était livré à une pareille farce, et que du début à la fin cette histoire était, d'une façon échappant à toute explication, la sienne, sans conteste. Il s'effondra.

Le bandit en chef appela son acolyte :

— Décampons d'ici. Ça commence à sentir mauvais !

Formulaires (1970)

p. 75-107

langage souverain incompatible secret noyé dans l'écorchure universelle que ma vie s'y
perde y vive sans justification qu'une muraille de ténèbres se referme sur elle et sourde muette
nul médiateur ne puisse la faire entendre parole qui creuse un espace vide

dénombrer les chaînons de la chaîne les fourmis de la fourmilière les étoiles du ciel il restera toujours un chaînon il restera toujours une fourmi il restera toujours une étoile et le mot sur la page refusera de s'inscrire complètement et vous recommencerez à recomposer ses lettres dans tous les sens et il en naîtra des mots masqués avec lesquels votre savoir grossira jusqu'à l'obésité et l'obésité occupera le trône

l'herbe dit au défunt qui passait relève-moi de cette faction l'immobilité m'épuise mais que pouvait répondre celui-là même auquel l'immobilité ouvrait ses portes il n'en resta pas moins troublé encore un dit l'herbe encore un que l'infortune des autres ne touche guère il s'en alla lui de son pas égal une porte céda puis une autre plus loin puis une troisième et dès lors il ne rencontra que portes battant dans une agitation d'ailes il s'endormit au cours de ce franchissement incessant de seuils qui accouraient d'eux-mêmes à sa rencontre la fatigue de l'herbe lui parut incompréhensible avancer sans marcher n'était-ce pas la forme la plus haute de la joie à ce moment il s'entendit de sa propre voix dire relève-moi de cette faction l'immobilité m'épuise

pourquoi détresse viennent-elles
toutes ces figures de pierre
crier à l'envi sur la mer

pourquoi font-elles brusquement
le monde se tourner
ailleurs s'embraser d'une noire absence

et vite ensuite gargouiller
dans un reflux d'eau d'air de feu
un seul murmure de lumière

ces ombres rapaces et folles la
mer qui remue un jour vide
entend-elle parfois leurs cris

voyageuse avec les oiseaux
porte mon corps dissous mon ombre
dans une clairière diurne
éclairée de mille délires

dans une clairière diurne
un territoire de hasard
un tremblement léger de feuilles
ou un feu dispersé au vent

et l'autre flamme qui rassemble
une architecture de brume loin
sur les vagues de la mer
m'accueillera peut-être un jour

le visage presque humain
attendant entre les clous
gelé sous un feu immense

et s'alimentant d'espace dormant
sur sa bouche saignante gardant
l'immobilité

de loin d'encore plus loin

Omneros (1975)

p. 75

corps à cris

louve en un creux de désir
toute entre ces bras recluse
qui ne cesse d'user d'ongle

plainte aux lointaines urgences
toute d'une conque éprise
qui ne cesse de s'étendre

ombreuse ombelle aux lisières
qui ne prend pour protection
qu'une chaleur d'incendie

Bords de feu

comme fleurit l'enfance

entre les mains d'une nuit écarlate

l'aurore rescapée d'un drap

fait face à la mort

Les Terrasses d'Orsol (1985)

p. 213-214

On voit cette femme (l'en aime-t-on davantage) ; on la voit traverser le jardin avec un sac ou un paquet qui balance au bout de l'un de ses bras, on ne sait rien d'elle, rien de ses pensées, elle ne sait rien non plus du regard qui la suit, on est à la fenêtre, on prie : qu'il en soit toujours ainsi, ô Toi qui décides de tout, ne la laisse pas mourir un jour.

Dans l'autre monde, je la verrai encore marcher dans une allée semblable à celle-ci et je me répéterai ces paroles.

... un noir plus noir que le noir.

... des pensées qui traversent ce noir comme des haches étincelantes.

Tout doit-il arriver trop tard? Il faut vivre avec le mal. C'est notre mal, même s'il nous faut en mourir.

Elle entre avec un sac à provisions à la main.

« Vous savez quoi, mademoiselle ? Dès que je serai sorti d'ici, j'irai m'installer à Jarbher, vivre à Jarbher le restant de mes jours. Et vous savez, j'ai retrouvé le titre du film que j'ai vu là-bas. Ça m'est revenu tout seul, *For ever...* Je retrouverai Aëlle aussi.

— Ed, tu es à Jarbher. Je suis Aëlle.

— Aëlle. Ah, Aëlle... Elle est là-bas, à Jarbher.

Le Désert sans détour (1992)

pp. 66-67

Le gros homme fait remarquer alors :

— Rien ne pouvait arriver et, grâce en soient rendues au Ciel, rien n'est arrivé.

Juste le regard du ciel continue à se fixer sur eux, sans leur poser de questions. Juste le leur, sans poser plus de questions, continue d'aller à la rencontre du désert où ils vont avancer avec le sentiment étrange et familier de retourner sur leurs pas et de n'entreprendre ainsi que des choses déjà faites, ou qui restent faisables. Certes il y aura in perpetuum cette lumière : elle ne pose pas plus de questions. Ou pas plus qu'il ne s'en pose à la ronde.

Une fois encore, Hagg-Bar dit, non, visiblement, dans le but d'édifier quelqu'un mais pour se faire lui-même une conviction :

— Rien ne s'est passé. Et on peut tenir pour assuré que rien ne se passera.

Il regarde autour de lui, toujours sans autre intention que de regarder, d'attendre — mais qu'attendre ? — sans intention même de s'y reconnaître, reconnaître où il est et tenter de se repérer. Qu'un danger les guette, les menace, jamais il ne le croirait. Il serait plutôt porté à penser que si danger *il* y a eu à un moment quelconque, il est passé depuis le temps, il a été encouru.

Vide, son œil ne contemple que le vide, que l'horizon et sa vague attente. Singulièrement l'espace paraît s'être élargi encore, seule réalité certaine.

Le silence ayant suffisamment duré, pesé, le plus jeune s'inquiète et ne met en avant qu'un nœud d'interrogations en guise de tête :

Comment le savez-vous ?

Savoir quoi ?

Que rien ne se passera.

Que rien ne se passera ? Mais parce que, mon garçon, j'y pense : ce qui doit nous arriver est déjà arrivé.

Quoi, que nous est-il arrivé ?

